



« Trump Urinal » (« Urinoir Trump »). Photomontage réalisé par William Duke et Brandon Griffin avec un portrait de Donald Trump (David Becker/Getty) circulant sur Internet et la photo « After the Kisses! », prise dans les toilettes pour hommes du bar Belushi, à Paris, de Jacky Naegelen (Reuters).

Brandon Griffin et William Duke
Respectivement directeur de création et illustrateur en Californie, les deux artistes retracent l'histoire de leur montage. « Après qu'on l'eut réalisé puis posté sur Facebook comme une blague, il a eu un succès immédiat. Le Huffington Post, le Guardian, entre autres, s'en sont emparés. Nous avons remarqué que sa diffusion était partie de Mexico et de l'Amérique latine, principales cibles de Donald Trump. Pour nous, tant que Trump continuera de tromper son credo de dissensions, cette image restera pertinente. »

Henry Olsen « Pour ses partisans, Trump incarne une forme d'« American gaullism » »

Selon le politologue, Donald Trump est un « conservateur » atypique qui ne fait pas l'unanimité. La présidentielle américaine se jouera au sein de l'électorat indépendant

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR GILLES PARIS
(WASHINGTON, CORRESPONDANT)

Henry Olsen est politologue au Ethics and Public Policy Center, un think tank conservateur de Washington, aux États-Unis. Il est spécialiste du Parti républicain.

Donald Trump est aujourd'hui le candidat républicain à la présidentielle du 8 novembre, mais il n'a pas fait taire ceux qui restent convaincus qu'au fond il n'est pas un vrai conservateur. Où se situe-t-il exactement ?

C'est compliqué, parce qu'on peut donner beaucoup de sens au terme « conservateur ». Si l'on s'en tient aux marqueurs principaux du mouvement conservateur américain, Donald Trump est au mieux un conservateur « irrégulier ». Il y a encore quelques années, il épousait toute une série de points de vue contradictoires avec ceux qu'il exprime aujourd'hui. Mais si on définit le terme « conservateur » par opposition au socialisme ou à la social-démocratie, alors il en est un, sans conteste. Il n'a jamais plaidé au cours de sa campagne contre les inégalités, ni critiqué les lois du marché, ni demandé une plus grande redistribution par le biais de programmes gouvernementaux.

Si vous considérez comme conservateur quelqu'un qui place une grande importance dans l'identité nationale, et qui croit que le gouvernement doit défendre massivement l'intérêt national, alors Trump est un conservateur, car sa campagne ne repose que sur cette idée. Il est clairement à droite, même s'il n'est pas un conservateur américain conventionnel – ce mélange entre un christianisme traditionaliste et le soutien aux thèses économiques libérales classiques.

Certains républicains annoncent déjà la mort du Grand Old Party (GOP) des Bush. Donald Trump peut-il refonder le Parti républicain ?

Comme dans tout système politique qui ne comprend que deux grands partis, le GOP est une coalition. Avant Trump, on pouvait considérer qu'il comportait quatre faces : les conservateurs évangéliques centrés sur les questions de société ; les conservateurs fiscaux,

très attachés à la réduction du rôle de l'État et à la baisse de la fiscalité ; les modérés, plus soucieux de l'efficacité de l'État fédéral que de sa taille et plus ouverts sur le divorce ou l'avortement ; et enfin les « somewhat conservative » [conservateurs modérés] qui se définissent comme républicains plus que comme conservateurs. Pour eux, l'objectif du parti est de bloquer les démocrates et de bien gérer l'État, pas de se lancer dans des croisades. Les deux premiers constituaient l'aile droite, et environ 30 % des voix, les troisièmes l'aile gauche, avec un poids un peu moins important, et les derniers représentaient la majorité. Ce sont eux qui ont fait triompher John McCain en 2008 et Mitt Romney en 2012.

Donald Trump a ajouté une cinquième faction à cette coalition, qui pèse environ 30 % des votes. Cette faction est centrée sur l'idée que l'identité nationale, ça compte. Elle ne veut pas que le gouvernement se mêle de tout, mais qu'il ait un rôle actif pour la défendre, qu'il soit là pour protéger les gens contre la mondialisation ou les transformations sociales, qu'il leur permette de vivre dignement. Trump l'a emporté, non parce qu'il pesait plus que les autres candidats, mais parce que chacun de ces candidats était jugé inacceptable par au moins l'une des quatre factions qui préexistaient.

Les électeurs se sont rassemblés rapidement derrière Donald Trump. Fait-il désormais l'unanimité ?

Dans notre système, le réflexe tribal est très important : 30 % des Américains se disent républicains et, parmi eux, le sentiment le plus fort est anti-Parti démocrate. Ils soutiennent désormais Donald Trump – y compris ceux qui auraient préféré quelqu'un d'autre. Sa faiblesse réside dans ce chiffre : ce n'est que 30 % ou 33 % des électeurs du pays. Il n'aura aucun soutien de la part des 34 %, voire 35 %, qui se disent démocrates, parce que ces derniers le haïssent. Tout va donc se jouer chez les indépendants, et les chiffres montrent que ces gens-là préfèrent ne pas voter pour lui.

Pourquoi ?

Même si les sondages de sortie des urnes lors des primaires n'ont pas interrogé spécifiquement ces électeurs sur ce point, on peut néanmoins dire que son style et ses propositions ne plaisent pas au centre. Si l'élection présidentielle était un référendum sur M. Trump, il le perdrait, nettement. Mais

attention, Donald Trump n'est pas comme Jean-Marie Le Pen en 2002. Il est capable, lui, d'élargir son électorat. C'est d'ailleurs tout l'enjeu de la campagne à venir. D'autant que nous avons cette année quelque chose sans précédent : les deux candidats des deux grands partis sont tous les deux vomis par les partisans d'en face, et considérés comme le pire choix possible par les indépendants. C'est un peu comme si vous aviez en France un second tour qui opposerait Marine Le Pen à Jean-Luc Mélenchon.

Donald Trump dit qu'il a créé un mouvement. Est-il capable de transformer le GOP ?

Si M. Trump gagne, on aurait cette situation également sans précédent d'un président impopulaire qui n'a pratiquement aucun lien avec les dirigeants de son parti. Cela transformerait à coup sûr le Grand Old Party. M. Trump serait en guerre avec lui sur de nombreux points. Dans un système démocratique, un parti confère la légitimité et limite les pouvoirs de son leader. Ce dernier doit lui rendre des comptes et, d'une certaine manière, il est limité dans ses choix, parce qu'il fait partie d'une entité préexistante.

Donald Trump n'est pas dans cette relation, il est moins limité par le parti, et ce dernier a moins de prise sur lui. S'il gagne, ça changera le parti. S'il ne gagne pas, j'imagine qu'il retournera à la Trump Tower pour gagner des millions de dollars, mais ces millions d'électeurs qui se sont mobilisés pour lui seront toujours là, et je n'imagine pas que personne ne songe à les récupérer. Il y aura cette faction qui se sont mobilisés pour lui, et une réflexion pour l'associer avec l'un des autres courants pour former une majorité. Et cela peut également modifier le parti. Pour l'associer avec qui ? Avec les modérés, parce qu'ils n'apprécient pas un trop grand rôle de la religion en politique ? Avec l'aile droite non religieuse, parce qu'elle partage les mêmes préoccupa-

tions restrictives sur l'immigration ? On ne le sait pas encore, mais cela pourrait rendre le Parti républicain moins centré sur l'idéologie, et plus sur le pragmatisme gouvernemental. Plus tourné vers le pays, et moins vers les questions internationales.

Cette faction est-elle nationaliste ?

L'identité nationale est importante pour eux, mais il ne s'agit pas d'un nationalisme comme vous pouvez le concevoir en Europe. Ce serait plutôt une forme d'« *american gaullism* », par opposition à ce que peut représenter le Front national en France. Les positions auxquelles cette faction s'identifie sont cependant très éloignées de celles des autres. Il est possible que cet alliage ne prenne pas, et que les électeurs retournent chez eux. Dans ce cas, cela voudrait dire que le GOP continuera de perdre l'élection présidentielle, parce que sa composition « pré-Trump » rend impossible la constitution d'une majorité. Les compromis nécessaires sont jugés inacceptables par certaines des factions. Le GOP « pré-Trump » ne peut s'unir que sous l'égide d'un leader faible, comme Mitt Romney, et seulement sur une plate-forme négative – « Voilà ce que nous ne sommes pas » –, qui n'est pas très séduisante.

Robert Kagan, figure du néoconservatisme, a écrit un article à propos « du fascisme qui vient ». M. Trump ne cesse de se mettre en avant, d'être au centre de toutes choses. Comment le GOP peut-il s'en accommoder ?

Cette question n'a de sens que s'il gagne la présidentielle. C'est un vieil homme, selon les critères de la politique. Il serait le plus âgé jamais élu à la Maison Blanche. Il ne reviendra pas en politique s'il perd. S'il gagne, Trump a une vision particulière de l'exercice personnel du pouvoir, qui est difficilement compatible, d'abord, avec le système partisan américain, ensuite, avec le système constitutionnel qui limite les pouvoirs de la présidence. Nos institutions, historiquement, ont été bâties pour empêcher cela. Sa tentation pourrait être d'étendre la définition des pouvoirs exécutifs, mais ce serait un affaiblissement de la République américaine.

M. Trump peut-il se comprendre par des précédents dans l'histoire américaine ?

On peut trouver des filiations en cherchant bien, mais il est vraiment unique. Ce qui est clair, c'est qu'il n'a rien à voir avec le courant antigouvernemental du conservatisme américain. Il ne croit pas, comme Barry Goldwater hier et le Tea Party aujourd'hui, qu'un gouvernement important menace les libertés américaines ; il ne croit pas que les programmes de redistribution sont une menace à la liberté ; il ne croit pas que l'exercice du pouvoir en lui-même est suspect. Il est en désaccord avec ces trois idées centrales qui définissent l'identité des conservateurs.

Il a mobilisé un mécontentement, mais sur d'autres thèmes. Ses électeurs ne sont pas en opposition avec ces idées, elles ne les concernent simplement pas. Le Tea Party comme les conservateurs évangéliques doivent se réveiller et comprendre que leur poids au sein du Parti républicain est encore plus réduit qu'on ne pouvait l'imaginer. Ces groupes ont défini au cours de ces dernières années ce qu'était l'image publique du GOP, et les frontières entre ce qui était du conservatisme et ce qui ne l'était pas. Ils sont une minorité au sein de leur propre parti et, s'ils ne le comprennent pas, ils seront encore plus minoritaires à l'avenir. ■



EPPC